

véranda, entendait ses cris. Il connaissait le perroquet, il connaissait la famille, il connaissait tout. Le cri perçant du perroquet furieux ne parvenait pas à son oreille en tant que son isolé, mais seulement comme une note parmi les cent mille autres qui composaient le chant toujours pareil, familier et paisible, de la « Rosa Blanca ». Tous les bruits, le meuglement des vaches, le grognement des porcs, le caquetage des poules, le chant du coq, le gloussement du dindon, les cris de joie des enfants, les vagissements des nourrissons, les aboiements des chiens, le claquement des tortillas pétries dans les huttes, le bourdonnement des mouches, le caquetage des femmes dans la cuisine de sa maison, les jurons et les malédictions de Margarito en train de panser les mules, le grincement de la porte de derrière que l'on ouvrait à ce moment, les beuglements d'un gamin que sa mère devait souffleter parce qu'il avait cassé une cruche, les appels d'un Indien dehors, dans les champs, le chant des cigales et des grillons, la résonance légère de l'air bleu inondé de soleil au-dessus de lui, tout cela se mélangeait pour lui en une symphonie unique, un chant bien distinct. Le chant primitif, éternel, d'une hacienda mexicaine : ici, le chant spécial de la « Rosa Blanca ».

Au loin, derrière les huttes, il voyait des femmes indiennes qui gravissaient la colline avec, sur la tête, des cruches dans lesquelles elles apportaient de la rivière l'eau nécessaire à leur ménage. Elles marchaient pieds nus. Leur chevelure noire pendait, défaite, sur leurs épaules. Elles l'avaient lavée dans la rivière. Elles portaient de longues jupes à raies rouges et vertes roulées autour de leur taille élancée et des blouses blanches à manches courtes ornées, sur la poitrine, de broderies rouges. La femme de Hacinto était habillée de même, exactement. C'est seulement quand il l'emmenait à la plaza, au marché de Tuxpan,

qu'elle mettait une robe de cotonnade et des chaussures. Mais elle ne portait jamais de chapeau. Elle n'en avait jamais eu de sa vie. Elle ne portait que le châle du pays, le *rebozo*.

Les hommes rentraient des champs en flânant pour aller dîner. Ils tenaient à la main le *machete* et portaient des houes sur l'épaule. Quelques-uns fumaient. D'autres sifflaient. Les enfants qui avaient accompagné leurs pères aux champs se poursuivaient en brailant. La porte de la petite chapelle était ornée de verdure fraîche pour la fête du dimanche suivant.

*
**

Hacinto voyait maintenant tout cela comme si c'était pour la première fois de sa vie. Jamais il n'avait encore entendu avec tant d'ampleur le chant de la « Rosa Blanca ». Et jamais encore il n'avait senti aussi profondément qu'il était ici la clef de voûte et que, si jamais il se dérobaît à la responsabilité qu'il avait assumée, tout l'édifice croulerait. Les familles se disperseraient, des liens d'ancienne date se rompraient, le fils ne reconnaîtrait plus son père ni le neveu son oncle. La « Rosa Blanca » ne serait plus la patrie d'un peuple comme elle l'avait été de tout temps et n'éveillerait plus dans la mémoire des enfants que l'image d'un rancho où le père aurait un jour travaillé. Rien ne rattacherait plus le cœur des enfants à la « Rosa Blanca ». La « Rosa Blanca » ne différencierait plus de l'usine de la ville où le père travaillait. Ce ne serait plus que quelque chose de nécessaire, mais pour quoi on n'aurait aucun attachement. On passerait d'un endroit à un autre pour trouver du travail, pour pouvoir vivre. On n'aurait plus aucune sécurité. Un jour, on aurait un bon salaire, le lendemain, on serait sans travail. La « Rosa Blanca » avait